

## DEUXIÈME CHAPITRE

### **Surprise, surprise, Suzie !**

8

– Excellent ! se congratula Suzie à haute voix. Cela progresse bien. (Elle s'étira à la manière d'un chat puis regarda sa montre.) J'ai failli oublier mon déjeuner chez Carine !

D'un bond, elle quitta sa chaise et fit la grimace en voyant les vêtements qu'elle portait.

– C'est affreux, je suis très mal habillée. Carine va hurler si elle me voit dans cet état. Dépêche-toi, ma grande, sinon tu arriveras pour le dessert.

Sans plus attendre Suzie se précipita dans le couloir et monta l'escalier. Aussitôt dans sa chambre elle se débarrassa du vieux pantalon molleton et du gros pull de laine, pourtant si confortables quand elle travaillait. Elle les laissa en vrac sur le parquet. Ouvrant grands les portes de la penderie elle hésita.

Sa rencontre avec Carine remontait à la parution de son premier livre chez un grand éditeur. Obligée d'affronter l'épreuve du salon du livre, elle était entrée dans une boutique à la recherche d'une tenue correcte. Après avoir choisi un chemisier à rayures roses et blanches et l'avoir assorti à un pantalon marine à fines fleurettes mauve, elle avait sollicité l'avis d'une vendeuse.

– Si vous désirez vous lancer dans une carrière de clown, c'est parfait, lui avait répondu cette dernière.

Et les deux femmes avaient éclaté de rire.

Depuis, elles étaient devenues les meilleures amies du monde.

Suzie choisit un corsage vert céladon qui irait à merveille avec son tailleur gris perle puis elle échangea ses pantoufles contre d'élégants trotteurs. Un coup d'oeil dans le miroir pour s'admirer... *Tu es super classe j'en suis épatée !...* elle dévala l'escalier, attrapa son sac à main et quitta la maison en claquant la porte derrière elle.

*Je n'ai pas oublié de prendre mes clés avec moi ?* Elle entrouvrit son sac, aperçut le trousseau et poussa un soupir. *Je suis tellement distraite ces jours-ci que c'est tout à fait le genre de bêtise que je suis capable de faire. Bon, allez, en route !*

Suzie était une bonne marcheuse ; une vingtaine de minutes lui suffirent pour se rendre chez sa meilleure amie. Elle se lança à l'assaut de l'escalier – elle redoutait l'ascenseur – et deux étages plus haut sonna à la porte.

Contrairement à Suzie, Carine vivait en appartement, au deuxième étage d'un petit immeuble construit au cœur d'un nouveau quartier où elle pouvait profiter des bruits du voisinage. Elle aimait entendre le vieux couple du troisième – juste au-dessus de chez elle – se chamailler parfois ; après 45 ans de mariage, c'était acceptable. En dessous, une célibataire jouait parfois du Chopin au piano, ou le massacrait, c'est selon. Non, soyons très précis : elle « exécutait » une Polonaise. Et il y avait les jeunes mariés, de l'autre côté du palier, qui préparait la chambre de leur premier bébé à grands renforts de perceuse. Ce qui laissait supposer qu'à la place d'un berceau le pauvre enfant dormirait bientôt dans un hamac solidement accroché aux murs. Très solidement.

Depuis sa terrasse, Carine appréciait la vue imprenable sur le modeste musée de l'Art qui venait d'être inauguré et qui proposait aux visiteurs des tableaux réalisés par des peintres peu connus. Non, vraiment nuls ! Le vaste parking de la Grand-poste était peu fréquenté à cette heure-ci, quant au vieux cinéma Marcel Pagnol, dont la façade avait été repeinte en jaune, il annonçait des nouveaux films dans les trois salles dont il disposait.

On sonnait à sa porte... Carine alla ouvrir.

Une heure s'écoula tranquillement à savourer le repas que Carine avait mijoté, puis les deux amies s'installèrent dans un fauteuil, sur la terrasse, pour y prendre le café. Elles en profitèrent pour continuer leur longue conversation.

Deux mois plus tôt, Carine avait ouvert une boutique de prêt-à-porter féminin portant son prénom au centre-ville et, jusqu'à présent, elle avait refusé d'y accueillir sa meilleure amie. Suzie avait pourtant insisté en usant de tous les arguments dont elle disposait.

– J'ai besoin de changer une partie de ma garde-robe, tu me conseilleras dans le choix des couleurs. Et aussi des nouveautés qui sont à la mode en ce moment. Après tout c'est ton métier de permettre aux femmes d'être bien habillées. Si tu t'imagines que je vais traverser la moitié de la ville pour le seul plaisir de critiquer l'agencement de ta boutique, tu te trompes, mais alors à un point qui dépasse l'entendement ! Je ne sais pas ce qui te passe par la tête ? Voyons, Carine, je ne suis pas critique d'art !

Mais la meilleure amie ne voulait pas en démordre :

– Il m'a fallu des semaines entières pour choisir le vernis des boiseries, les tissus pour couvrir les murs, la couleur du dallage, les effets de lumière, ce n'est pas pour que tu fasses de ma boutique la scène de crime de ton prochain polar ! Ça il n'en est pas question. Oh, j'imagine sans

peine le scénario : une jolie rouquine rondelette, plutôt dans mon genre, se fait massacrer par un obsédé sexuel alors qu'elle se croit seule dans une cabine d'essayage.

Suzie fut prise au dépourvu par les propos de son amie.

– Mais enfin, Carine, je ne ferais jamais une chose pareille !

– Ah oui ? Ne bouge pas d'ici, je reviens.

Elle se rendit au salon et en ramena un gros livre.

– C'est celui que tu as publié l'an dernier : « Les disparus de la laverie ». Tu ne peux pas t'imaginer ce que j'ai ressenti quand j'ai lu le premier chapitre : dès les premières lignes j'ai reconnu MON pressing, tu l'avais décrit jusque dans les moindres détails. Tout ça parce qu'un jour j'avais taché ma veste bleue en mangeant un baba au rhum. Tu te souviens ? On était allées ensemble la déposer pour la faire nettoyer. Jamais je n'aurais cru que tu en profiterais pour repérer les lieux et mémoriser chaque meuble, chaque objet. Comment as-tu pu me faire ça ?

Suzie tenta de se rappeler : la veste bleue, la tache, le baba au rhum... sans y parvenir. Pourtant Carine paraissait vraiment contrariée.

– Mais... ils sont tous pareils avec (Etalant ses deux mains Suzie simula la forme d'une longue planche.) un comptoir pour accueillir les clients, (Elle fit la forme d'un cube.) la caisse pour le paiement, (Des deux mains elle reproduisit l'arrondi des épaules d'une veste.) les vêtements propres suspendus sur des cintres accrochés (Elle pointa son index vers le plafond.) à des rails placés en hauteur. Rien ne ressemble plus à un pressing qu'un autre pressing. Non ?

A voir le visage de Carine, avec ce petit sourire pincé, le coup n'était pas rattrapé.

– Et la gérante, MA gérante, Marine Loreaux, dont le nom est inscrit sur les cartes de visite posées sur son comptoir ?

– Marine Loreaux ! Non, Carine, là tu exagères, je ne vois pas du tout de quoi...

– Tu préfères Martine Moreaux ? Tu l'as assassinée à coups de tournevis. Cette fois la mémoire te revient ?

Suzie cligna plusieurs fois des yeux.

*C'est bizarre ça me rappelle quelque chose... Ah oui ! Ce fils détraqué qui décide de massacrer sa mère parce qu'elle l'empêche de vivre sa vie. Elle était gérante d'un pressi... Oh non, j'ai pas fait ça ?*

– J'ai pas fait ça ? (Suzie se prit les joues entre les mains.) Je suis désolée, Carine. J'ai dû garder son nom en mémoire de manière inconsciente.

– Le pire c'est que je n'avais pas encore trouvé le temps de lire ce livre que tu m'avais offert dédié. Donc, sans hésiter, je suis allée acheter deux exemplaires chez mon libraire, l'un pour ma mère et j'ai offert l'autre à Marine pour son anniversaire. J'allais justement reprendre MA veste

bleue ce jour-là. Ce qui est certain c'est qu'elle s'est empressée de lire ton livre et qu'elle a tout de suite fait le rapprochement entre TA Martine et elle. Depuis elle boude dès qu'elle me voit ! J'ai carrément été obligée de changer de pressing.

Suzie prit un air effaré :

– Non ?

– Si.

Les deux amies se regardèrent et éclatèrent de rire. Quand, enfin, elles reprirent leur souffle, il leur fallut sortir leur mouchoir pour essuyer les larmes qui mouillaient leurs joues.

– J'ai quand même dû changer de pressing, murmura Carine entre deux gloussements. J'aimais bien Marine, elle était sympa.

– Ça m'a échappé, je t'assure, c'était involontaire de ma part.

Carine dévisagea son amie et redevint sérieuse.

– Tu réalises que tu inventes des meurtres à longueur de journées ? Quand on entre dans un bar tu ne regardes pas le barman en te disant : « Quel beau garçon, tellement « sex ! ». Non, toi tu penses : « Quel beau psychopathe il ferait ! »

Carine et Suzie repartirent d'un même fou rire et les mouchoirs servirent une fois de plus.

– Oh, je n'en peux plus, soupira Suzie. Mais ça fait un bien fou de se détendre.

– Quand même, Suzie, tu me désespères ! Depuis cinq ans que tu t'es lancée dans l'écriture, je suis sûre que tu aurais de quoi remplir un cimetière avec tous les malheureux que tu as trucidés. Aide-moi à débarrasser la table !

Les deux amies prirent les tasses, le sucrier et la théière et se rendirent à la cuisine où Suzie se mit à passer les tasses sous l'eau courante. Carine la regarda faire en croisant les bras puis elle secoua la tête d'un air las.

– J'ai acheté un nouveau lave-vaisselle l'année dernière, tu devrais t'en rappeler, il est juste devant tes jambes. Et toi, tu n'en as toujours pas. C'est un constat, pas une question. Enfiler des gants en caoutchouc pour récurer ça te détend, je sais, tu me l'as déjà dit.

– Je ne vais pas être débordée parce que j'ai une assiette et un verre à laver deux fois par jour ? Je protège la planète en économisant l'eau et l'électricité, je suis un exemple que tu devrais suivre. (Elle prit le torchon suspendu à un crochet et le tendit.) Tu essuies ?

Carine parut agacée mais obéit.

– Il serait peut-être temps de remettre un homme dans ta vie, tu ne crois pas ? (Elle arrêta de frotter la tasse et interpella son amie.) J'espère que tu vois de quoi je veux parler ? Un mâle, qui se rase tous les matins, qui parle d'une belle voix grave et qui est couvert de poils sur le torse et sur ses cuisses musclées. Tu visualises ou c'est encore trop flou pour toi ?

– J'ai déjà plein d'hommes dans ma vie, Carine : le facteur, le marchand de journaux, monsieur Marin et son joli toutou. Et j'ai failli oublier le plus important de tous, le seul, l'unique : Antonio, mon éditeur. Ça te suffit ? Parce que je peux rallonger la liste ?

– Non, j'abandonne. (Carine rangea les tasses dans l'armoire et remit le torchon sur son crochet.) Si ça te dit il y a un bon film au ciné en bas de chez moi : « Perdus dans l'Himalaya ». Les critiques lui ont mis deux étoiles. La séance débute dans une quinzaine de minutes, tu es partante ?

– Non, Carine, j'ai un livre qui m'attend et si je fais languir davantage mon éditeur, il viendra cogner à ma porte une arme dans chaque main.

Suzie attrapa sa veste et l'enfila. Elle récupéra son sac resté sur une chaise et se dirigea vers le couloir.

– On se revoit dès que j'ai du temps libre, promis, juré. A bientôt, ma grande !

Carine entendit la porte d'entrée qui claquait.

– Et la voilà repartie. Oui, c'est ça : A bientôt, Suzie.

Jack et son équipe eurent beau fouiller de manière méthodique les étagères chez Alexis Malvalet, vérifier les livres l'un après l'autre, celui de J. L. Grifall demeura introuvable.

Informé de cet échec, Landy décida de se rendre à la médiathèque municipale, en début d'après-midi, afin de rencontrer madame Dejonc, l'auxiliaire d'Hélène Joras, et de lui poser quelques questions ; les réponses pourraient lui permettre de faire progresser son enquête. Le petit local où la bibliothécaire avait trouvé la mort restant inaccessible, l'auxiliaire s'était aménagée un bureau de fortune dans un débarras. Elle ne disposait que d'une chaise et d'une table ainsi que d'un gros cahier pour noter les entrées et les sorties des livres mais elle s'en satisfaisait.

– Dans l'autre pièce, il me faudrait tourner le dos à la porte pour prendre le moindre papier dans l'armoire, expliqua-t-elle au policier tout en ajustant son corsage moulant. Alors, je suis tout aussi bien ici parce que vous n'avez pas encore arrêté le tueur d'Hélène, n'est-ce pas ? Donc il pourrait revenir rôder dans le quartier.

Quand il l'entretint du fameux livre de Grifall, elle s'en souvint aussitôt.

– J'étais occupée à mettre de l'ordre dans un rayon et je suis tombée sur ce livre qui n'avait rien à faire là. Par habitude, je l'ai marqué avec le tampon de la médiathèque avant de l'inscrire sur l'ordinateur. Je me rappelle l'avoir signalé à Hélène et elle a paru aussi étonnée que moi. Ensuite je n'y ai plus pensé. C'était une semaine chargée, on avait reçu des nouveautés pour les enfants et je ne savais plus où donner de la tête. Ce jour-là, on accueillait une conteuse pour les petits de trois à six ans, le lendemain c'était un auteur pour adolescents qui était de passage à Saint-Villars. J'ignore ce qu'est devenu le « Grifall ».

– C'est dommage, dit Landy et il paraissait ennuyé. Mais vous l'avez eu entre les mains, vous pourriez me donner une description : la couverture, sa valeur approximative, quelques mots sur l'auteur et peut-être aussi un résumé de l'histoire.

Madame Dejonc parut encore plus ennuyée que le policier.

– A vrai dire j'ignore tout de cet auteur. C'est Hélène qui connaissait les livres adultes sur le bout des doigts. (Elle chercha dans sa mémoire.) La couverture était ancienne, une reliure dans un beau cuir et les titres dorés à l'or fin... Vraiment, je ne peux rien vous dire de plus. Vous devriez vous adresser à un expert littéraire, il pourra certainement répondre à vos questions.

Landy comprit qu'il n'en saurait pas davantage et s'apprêta à prendre congés.

– Je crains de ne pas avoir ce genre de personne dans mes relations madame Dejonc. Je vous remercie de m'avoir accordé un peu de votre temps et je vais vous laisser...

– Appelez-moi Audrey, minauda l'auxiliaire. Et ne soyez pas si pressé de vous en aller, je connais la personne qu'il vous faut.

Madame Dejonc attrapa, à deux mains, et posa sur la table un sac cabas en cuir pleine fleur qui s'apparentait, par la contenance, à un sac de voyage. Landy se dit que le contenu devait être intéressant à découvrir et il n'allait pas être déçu.

– Fritz Ledain est l'un des meilleurs, expliqua madame Dejonc. Il rédige, depuis des années, une encyclopédie sur les auteurs, je crois qu'il en est à la lettre J. (Elle sortit de son sac un portefeuille bordeaux, un gros trousseau de clés, deux plans de Saint-Villars, un petit album de photos.) Il passe chacun d'entre eux en revue avec la biographie, la bibliographie et les particularités qui font que les auteurs sont si différents les uns des autres. (Elle prit un chéquier, un sachet de mouchoirs en papier, une boîte d'aspirine et un étui à lunettes rigide.) Je vais vous donner ses coordonnées, je les ai toujours à portée de main. Ah, les voilà !

Elle récupéra trois agendas reliés ensemble à l'aide d'un gros élastique et en extirpa une carte de visite qu'elle tendit au lieutenant.

– Voici l'adresse et le téléphone de Fritz Ledain. Quant à celle-ci (Elle lui donna une seconde carte et lui décocha un regard appuyé.) c'est la mienne, ainsi vous pourrez me joindre à n'importe quel moment. Croyez-bien que je serai ravie de vous offrir mes services.

Elle eut un langoureux battement de cils qui rappela brusquement à Landy qu'il était très attendu à son commissariat et qu'il devait s'en aller à la seconde même.

– Désolé de devoir partir, madame Dejonc... euh, oui : Audrey. En cas de nécessité c'est promis, je vous recontacte. Merci pour tout.

A grandes enjambées Landy quitta la médiathèque municipale et remonta dans sa voiture. Il claquait la portière lorsqu'un appel du responsable des archives lui parvint.

– Ben à l'appareil ! Jack m'a demandé de contacter la banque au sujet d'une certaine Hélène Joras et...

– Vous avez pu trouver quelque chose d'intéressant ? l'interrompit Landy, victime d'une seconde d'inattention.

Il se fit sèchement rappeler à l'ordre par le vieux Ben :

– Si vous me laissez terminer ma phrase vous pourriez décider, par vous-même, si ça vous intéresse ou pas ?

– Oui, excusez-moi, je vous écoute.

– La somme de huit cent cinquante euros a été enregistrée sur le compte de cette dame le 22 mars. Le chèque était d'un certain Alexis Malvalet.

Landy se retint de pousser un soupir. *Enfin quelque chose de concret, tant mieux.*

– Merci, Ben, pour cette inform...

– J'ai pas fini ! gronda franchement l'Aide-Mémoire. La prochaine fois je vous enverrai un SMS, ça m'évitera d'être coupé tous les trois mots.

– Euh, oui ?

– Un autre meurtre vient de se produire. L'adresse est : rue du général Brémont. Il n'y a pas de numéro, la maison est en cours de construction. Jack vous attend sur place avec le légiste qui était de passage au commissariat.

– Merci, Be...

Ben avait raccroché.

*Il a un foutu caractère mais, par téléphone, il reste supportable, songea Landy. Bon, c'est parti pour une nouvelle scène de crime. J'ai la moitié de la ville à traverser pour rejoindre la rue du général Brémont, ça devrait me prendre une trentaine de minutes, pas plus.*

Le lieutenant Landy se montrait trop optimiste.

Il venait à peine de franchir deux rues lorsqu'il fut arrêté par des feux tricolore annonçant des travaux. Un nouvel arrêt d'autobus était en cours de construction, la circulation se faisait de manière alternée et, pas de chance, il avait décroché un feu rouge interminable. Il avait redémarré depuis cinq minutes quand il lui fallut ralentir à cause d'un camion de livraison tombé en panne sur la voie de droite ; il parvint à déboîter sur celle de gauche et doubla le camion. Il finissait de traverser le centre-ville sans encombre et se rapprochait de sa destination quand une ambulance – feu bleu clignotant et sirène hurlante – surgit derrière lui.

*C'est devenu inutile pour mon nouveau client, songea Landy qui se rangea et laissa passer le véhicule.*

Au volant de sa limousine Landy s'engouffra dans la rue du général Brémont et se gara à proximité d'un attroupement d'ouvriers et de promeneurs de chiens. Descendant de son véhicule, il aperçut son adjoint qui se dirigeait vers lui avec son visage des mauvais jours. Remarquant les taches grisâtres qui maculaient son blouson il ne put retenir une plaisanterie.

– Vous êtes déjà en train d'enterrer le cadavre, Jack ? Vous pourriez me laisser jeter un coup



d'oeil, vous ne croyez pas ?

Ce soupçon d'humour échappa complètement à Jack.

– Vous n'êtes pas loin de la vérité, chef. Le corps se trouve derrière la maison et je vous préviens : c'est pas beau à voir. Suivez-moi !

Ils se glissèrent entre les ouvriers et les promeneurs, puis contournèrent une maison dont les murs sortaient à peine de terre. Sur le sol gisait le corps d'un homme, couvert de grumeaux grisâtres de la tête à la ceinture. De lui on ne distinguait que le pantalon d'un bleu de travail et les chaussures de sécurité. Accroupi, le médecin-légiste s'affairait déjà sur son nouveau client.

Malgré ses années d'expérience, Landy ne put retenir une grimace de dégoût.

– Bonjour, docteur. Vous allez pouvoir l'identifier ?

Le docteur Gilland tendit au lieutenant une carte d'identité placée sous plastique transparent.

– Ça devrait suffire. Il n'a rien d'autre dans les poches.

– Mathias Garini, lut Landy. L'adresse mentionnée est le 23 de la rue Albert Einstein. Où est-ce que vous avez trouvé ce pauvre homme, Jack ?

Son adjoint lui montra une bétonnière dressée un peu plus loin.

– Là-dedans. En réalité, ce sont des ouvriers qui sont tombés dessus quand ils ont voulu se remettre au boulot après leur casse-croûte du midi. Ils travaillent sur une autre maison, un peu plus loin, et le matin ils n'avaient pas eu besoin de béton. Donc on ignore depuis combien de temps le « Mathias Garini » était plongé dans ce machin répugnant.

– Etant donné le début de rigidité du corps, je dirais tôt ce matin, suggéra le légiste. Je serai plus précis après l'autopsie. Tiens, on dirait qu'il a quelque chose au fond de la gorge.

Gilland prit une petite pince dans sa mallette et s'en servit pour retirer un morceau de carton enfoncé dans la bouche du mort. Il le tendit à Landy qui s'efforça de l'identifier.

– On ne distingue pas grand-chose à part des couleurs. Du jaune, du bleu et je ne sais quoi d'autre plus foncé ?

Une voix de fausset lui cria dans l'oreille :

– Ce sont des lettres, chef ! On tient peut-être une piste, si on arrive à lire les mots.

Landry s'écarta pour épargner ses tympanes :

– Merci, Jack, pour cette passionnante information.

Puis il s'adressa au légiste :

– Vous pouvez me donner des précisions sur la cause du décès ?

– Le crâne a été fracturé à l'aide d'un objet contondant, on aperçoit nettement la déformation due à un coup d'une extrême violence. La mort aura été instantanée.

Le légiste se releva et jeta un regard lourd de reproches au lieutenant Landy.

– C'est mon premier poste et on m'avait promis une ville paisible alors vous comprendrez que je m'interroge. C'est vous qui attirez les tueurs ? A moins que Saint-Villars ne soit un lieu où ils pullulent plus qu'ailleurs ! J'espère qu'ils ne s'y reproduisent pas ?

Landy préféra s'abstenir de répondre ; d'ailleurs le médecin n'avait pas terminé son monologue :

– L'autopsie de Malvalet a confirmé le suicide. Quant à Hélène Joras il a suffi d'un unique coup porté au niveau des omoplates, avec une lame assez longue qui ne provient pas d'un couteau classique. Son décès se situe entre dix-huit et dix-neuf heures. (Il referma sa mallette.) J'ai terminé. Je vais faire transporter le corps à l'institut médico-légal et je serai ravi d'aller respirer ailleurs un peu d'air frais.

Le médecin sortit son mobile pour appeler le fourgon de la morgue et s'éloigna ; Landy le suivit des yeux.

*Pas facile à côtoyer celui-là. Ça lui passera quand il aura acquis un peu d'expérience mais en attendant, il va falloir le supporter.*

Jack n'avait pas apprécié non plus.

– Notre vieux Raymond avait meilleur caractère. Et il veut dire quoi avec son « Je vais respirer ailleurs un peu d'air frais » ?

– Laissez-tomber, Jack ! Vous avez envoyé des hommes faire le tour du quartier, histoire de s'informer ?

– Oui, mais personne n'a rien vu comme d'habitude. Par contre l'un de nos hommes a repéré une fourgonnette grise, là-bas derrière le gros bouquet d'arbres, et elle porte le logo de Garini. Je n'avais pas fait le rapprochement tant que notre macchabée était anonyme.

– Allons-y ! Et ne dites pas « macchabée », utilisez plutôt un mot comme « cadavre ou victime », c'est plus décent.

– Qu'est-ce que ça change pour lui ? marmonna Jack en emboitant le pas à son supérieur.

Parvenus à la fourgonnette, ils ouvrirent les portes arrière sans difficulté. A l'intérieur, au milieu d'un amas de matériel et d'un certain désordre, figurait une caisse à outils. Landy y jeta un bref coup d'oeil puis, plongeant la main, il en extirpa une clé à molette tachée de sang.

– Voici l'arme du crime. Et en cherchant bien... (Landy souleva une bâche qui recouvrait un escabeau télescopique et des chiffons souillés.) Et avec ça, je parie qu'il a essuyé ses empreintes sur le manche de la clé.

Jack en fut stupéfait ; cela paraissait si simple et pourtant il n'y aurait jamais pensé.

– Comment vous avez deviné, chef ? Vous êtes incroyable !

– Question d'habitude, Jack.

Aidé par Jack, Landy glissa l'outil et les chiffons dans des plastiques puis il reprit la discussion avec son adjoint :

– Notre tueur demande à Garini de venir le retrouver sur le chantier avant 6 heures, quand les ouvriers ne sont pas encore là. Garini arrive en fourgonnette, se gare et s'éloigne. Notre tueur en profite pour prendre un outil dans le véhicule et va retrouver Garini pour exécuter sa vilaine besogne. Ensuite il remet l'outil à sa place et disparaît dans la nature.

Jack n'appréciait pas les enquêtes compliquées et une évidence venait de lui sauter aux yeux.

– Le tueur d'Hélène Joras a aussi utilisé une arme trouvée sur place, sauf qu'il l'a emportée avec lui. Il voulait peut-être conserver un souvenir.

Landy acquiesça. Le parallèle que venait de faire Jack était intéressant.

– Par contre, Garini a été balancé dans une bétonnière après avoir été tué. C'est un geste d'une rare violence qui ressemble fort à une vengeance, sans oublier ce bout de carton dans sa bouche. Notre légiste est déjà parti, Jack, vous allez passer à la morgue lui apporter ces deux éléments matériels que nous venons de trouver et surtout dites-lui bien que ce bout de carton est prioritaire pour notre enquête. Pendant ce temps, je me rends au domicile de Garini. Il portait une alliance donc il était marié, je vais essayer d'en savoir un peu plus grâce à son épouse.

Jack suivit des yeux son supérieur qui regagnait sa voiture et marmonna :

– Tout à l'heure j'avais droit à Ben le Grincheux et maintenant je vais devoir me coltiner Gilland le Trouillard. Y a pas à dire, aujourd'hui je suis sacrément gâté.

Et il repartit à son tour vers son véhicule sans se rendre compte que quelqu'un l'observait à distance.

Sa parka noire zippée jusqu'au cou dissimulait les éclaboussures de sang qu'il n'avait pu éviter quand il avait fracassé le crâne du maçon. En dessous, son pull beige préféré paraissait couvert de taches de rousseur et si la machine à laver n'en venait pas à bout il ne lui resterait plus qu'à le faire disparaître dans l'âtre, avec une bonne flambée de bûches. Tant pis.

Depuis des heures, caché derrière le gymnase, l'individu avait guetté le passionnant spectacle qui s'offrirait à lui dès que le corps serait découvert dans la bétonnière. C'était enfin arrivé. Les ouvriers affolés qui couraient dans tous les sens ; la police, les pompiers qui surgissaient au son des sirènes hurlantes ; les curieux sortis d'on ne sait où... Il en avait savouré chaque seconde.

– Je tiens enfin ma revanche, savoura-t-il, l'air mauvais. Tu n'as eu que ce que tu méritais, sale pendarde. Oh, et puis inutile que je m'éternise dans ce sale coin.

Il tourna le dos au chantier et s'éloigna rapidement.

Le lieutenant Landy se rendit au quartier résidentiel de Saint-Villars et se gara devant le 23 de la rue Albert Einstein. Après être descendu de voiture il vérifia que le nom de Garini était bien inscrit sur la boîte à lettres de la superbe villa qui s'étalait devant ses yeux ; deux étages, une large terrasse et un vaste jardin magnifiquement fleuri et arboré, Garini semblait très bien gagner sa vie.

*Sacré maison pour un maçon ! fut sa première pensée. Quel beau modèle ! fut la seconde* quand il aperçut le magnifique coupé exposé devant le garage.

Madame veuve Garini (mais elle ne le savait pas encore) l'invita à entrer dès qu'il lui eut montré sa carte de police. Landy l'avisa d'abord de son infortune et lui présenta ses condoléances, puis il s'efforça de lui poser quelques questions. Entre deux sanglots, elle lui apprit que le salaire confortable de son mari lui permettait de ne pas travailler et de se consacrer pleinement à ses enfants. Oui, tout allait bien dans leur couple et son mari n'avait aucun ennemi.

– Mathias ne manquait jamais de travail, parvint-elle à articuler. Les chefs de chantier faisaient souvent appel à lui et il ne refusait aucune heure supplémentaire pour satisfaire les contrats qu'il décrochait. Il lui arrivait de rentrer tard mais il disait que le client était roi. Comment vais-je annoncer la mort de leur père à mes enfants ?

Après être sorti de la villa Landy se sentit perplexe. Il s'assit dans sa limousine, éteignit la radio – il avait besoin de silence – et prit le temps de la réflexion.

*J'ai eu deux morts violentes en moins de vingt-quatre heures et je trouve qu'il y a des similitudes entre ces crimes. D'abord les objets qui ont été utilisés comme armes mais qui n'en sont pas au départ et ensuite ce sont deux personnes, la bibliothécaire et maintenant le maçon, qui mènent une vie tranquille tous les deux, sans le moindre problème. Quoique.*

*Mon mari n'avait aucun ennemi,* lui avait dit la veuve. Et pourtant les faits venaient de démontrer le contraire.

Je ne sais pas dans quelle direction je vais orienter mon enquête ?

Landy jeta un coup d'oeil à sa montre et se dit qu'il était trop tard pour se rendre chez l'expert. Il ralluma sa radio et effectua un demi-tour pour sortir du quartier résidentiel.

\* \* \*

Cette nuit-là, Suzie se retourna plusieurs fois dans son lit sans parvenir à s'endormir. Son cerveau ne cessait de tout mélanger : sa sortie chez Carine, le meurtre du maçon, son éditeur lui réclamant son manuscrit. La raison en était sans doute les personnages de son livre qui, au fur et à mesure de l'écriture, prenaient de plus en plus de place dans son esprit. Les deux principaux, Landy et Jack étaient bien campés désormais : le caractère de l'un – un peu rigide, plutôt volontaire, célibataire endurci – et le caractère de l'autre – insouciant, un peu râleur, marié – se complétaient et se mettaient en valeur. Concernant les victimes, Suzie se contentait de leur offrir le minimum : une brève description pour leur donner une existence et deux lignes avant de les envoyer à la morgue. Inutile d'en rajouter.

Fatiguée, Suzie finit par sombrer dans le sommeil.

Un bruit inhabituel la réveilla subitement. Elle tendit l'oreille et écouta si le vent, en train de se lever, ne faisait pas claquer un volet mal fermé. Elle l'entendit courir d'un bout à l'autre de la toiture, faisant vibrer les tuiles et grincer les câbles qui maintenaient l'antenne de télévision. Il s'essouffla.

*Bon, je me rendors tout de suite ou je compte les moutons ? Quand je rallumerai mon ordi pour travailler je risque de m'endormir sur le clavier. Quelle plaie !*

A cet instant un nouveau bruit se fit entendre. Agacée, elle se redressa dans le lit et alluma la lampe de chevet. Une silhouette se tenait debout, immobile devant le rideau en chintz de la fenêtre. Suzie sentit son cœur se mettre à battre comme un fou.

– Qui êtes-vous ?

La silhouette lui répondit d'une voix sans timbre.

– Votre assassin.

– Quoi ?

Effrayée, Suzie ramena ses jambes sous elle, prête à bondir hors du lit pour franchir la porte et dévaler l'escalier.

– Je veux dire : l'assassin de votre roman. Celui que vous avez créé pour massacrer ces pauvres gens.

La gorge serrée par l'émotion, Suzie parvint à articuler :

– Cela ne me dit pas qui vous êtes ?

La silhouette eut un bref ricanement.

– Je n'en sais rien moi-même, c'est VOUS qui écrivez ! Vous finirez bien par me donner un nom, à part « monstre » ou « assassin » ? Choisissez-moi un beau prénom, que je vous laisse un joli souvenir.

Incapable de lui répondre Suzie serra très fort le drap, le chiffonnant entre ses mains. L'étrange voix sans timbre résonna à nouveau :

– Gardez bien ceci en mémoire : ce sont les circonstances de la vie qui ont fait de moi un tueur.

La silhouette se dissipa.

Le rideau de chintz se mit à onduler et la porte-fenêtre soudain entrouverte claqua. Après une longue hésitation, Suzie se leva, écarta en tremblant le rideau et referma la porte-fenêtre.

*Ta nuit est finie, tu peux en être certaine. Tu sais ce qu'il te reste à faire, ma grande ?*

Elle enfila son peignoir et sortit vivement de la chambre, refermant la porte derrière elle. Rendue dans la cuisine, elle se prépara une tisane à la camomille qui l'aiderait à se détendre. Sa bouche semblait desséchée, sans doute le manque de salive dû au stress qu'elle venait de subir. Elle but gorgée après gorgée puis, incapable de regagner sa chambre, elle préféra s'allonger sur le canapé où elle parvint, enfin, à se rendormir, la tête sur un coussin de satin, la bergère serrée entre ses bras.

La nouvelle matinée de Suzie débuta par un coup de fil de son éditeur alors que, toujours vêtue de son peignoir, elle ouvrait les volets du petit salon pour laisser entrer la lumière du jour.

– Allo ! ... Oui, bonjour Antonio, vous vous levez aux aurores ? Comment allez-vous... si mon roman avance ? Ce livre est une divine surprise, il s'écrit tout seul. (Elle croisa les doigts.) Je mets les mains sur le clavier et j'écris presque les yeux fermés. Comment ? Que je ne fasse pas trop de fautes ? J'adore votre humour, cher Antonio. Oui, c'est ça, à bientôt !

Suzie sentit son cerveau embrumé. Elle avait besoin d'un café bien chaud pour le réveiller, à moins qu'une douche fraîche ne soit plus efficace. Son regard tomba sur le divan, la poupée...

– Quel fichu cauchemar ! se lamenta-t-elle avant de s'interroger : je prends d'abord une douche et ensuite un café ? Ou d'abord un café, et encore un autre après la douche ? Oh, Suzie, tu ne tournes pas rond en ce moment. Mets-toi la tête sous l'eau froide, ça ira beaucoup mieux après.

Après une douche et deux cafés, Suzie alluma son ordinateur et reprit l'écriture de son roman.

Landy commença sa matinée par rendre visite à l'expert que madame Dejonc lui avait conseillé. A l'inverse de la villa moderne de la veuve Garini, l'habitation de Fritz Ledain se révéla être une véritable curiosité. La bâtisse paraissait très ancienne et avait visiblement été élaborée par un architecte qui avait aimé mélanger différents styles. Si le toit pointu ardoisé était terminé par un épi en cuivre, sa large façade arborait un bow-window en tous points semblable au modèle anglais.

Le policier s'interrogea, durant une poignée de secondes, sur le personnage qui se plaisait à y vivre, puis il tira la poignée de la clochette. Quand Fritz Ledain vint ouvrir la porte, Landy n'éprouva aucune surprise : le propriétaire s'accordait parfaitement avec sa maison. Son visage pâlot dénotait un homme qui s'exposait peu à la lumière du jour ; ses yeux clairs abrités derrière des lunettes rondes, ses traits fins et un cordon de barbe autour de la bouche ajoutaient à l'ensemble un côté très intellectuel. Quant à sa tenue vestimentaire... La chemise vert pâle, le nœud papillon mauve assorti à la veste d'intérieur et le pantalon à tissu écossais ne manquaient pas d'originalité.

Landy sortit son sésame de sa poche – la carte tricolore – et se retrouva bientôt assis sur le divan en osier d'un jardin d'hiver dans lequel une surprenante baie vitrée en demi cercle laissait entrer la lumière extérieure. Un superbe chandelier en cristal posé sur une caisse en bois blanc, une grande malle de voyage grise et de belles plantes vertes décoraient agréablement le lieu qui offrait une ambiance feutrée et agréable. Le maître de maison était un homme affable apparemment ravi de cette visite imprévue. Il servit un excellent thé dans des tasses en fine porcelaine blanche et posa une assiette de biscuits « faits maison » sur la table basse, avant de demander au lieutenant Landy la raison de sa venue. Celui-ci aborda directement le sujet qui l'intéressait : J. L. Grifall.

Le visage de Fritz Ledain s'éclaira. Parler des auteurs était sa passion mais certains d'entre eux méritaient tout particulièrement son attention, peut-être parce qu'on pouvait les qualifier de « remarquables », voire « d'exceptionnels ». Pourtant l'expert manifestait aussi une certaine indulgence pour les « médiocres » ou parfois simplement les « modestes ».

– John Lenny Grifall. Vous désirez que je vous confie tout ce que je sais sur cet auteur ? Je dois reconnaître qu'en réalité je ne connais pas grand-chose de ce personnage. Disons, pour résumer, que Grifall était une véritable rareté dans le monde de l'édition.

Landy trouva la réponse un peu légère ; il se hâta de relancer l'expert sur le point précis qui motivait sa démarche.

– Alors peut-être pourrez-vous m'en dire plus sur l'un de ses livres : L'absolu et l'éternité ?

Fritz Ledain leva ses avant-bras dans un geste sans équivoque.

– Oh que non ! D'ailleurs, aucun des livres de Grifall ne présentait le moindre intérêt. (Il prit un coussin en patchwork, le tapota et le cala dans son dos avant de poursuivre.) Seul son éditeur, sir Morgan, et, au grand maximum, une centaine de lecteurs se passionnaient pour ses écrits.

Ledain porta la tasse à sa bouche, avala une gorgée de thé et reposa délicatement la tasse.

– Je ne comprends pas, dit Landy et il reprit un petit four sucré dans l'assiette.

Ledain eut un gloussement qui s'apparentait à un rire.

– Vous n'êtes pas le seul, personne n'a jamais compris ! Sir Morgan, un citoyen britannique, était un éditeur réputé pour son sérieux et son professionnalisme. Certains des auteurs, très talentueux, qu'il éditait, furent plusieurs fois primés au cours de leur longue, voire très longue carrière. D'ailleurs l'un d'eux reçut le fabuleux prix Hans Christian Andersen.

Ledain prononça cette dernière phrase en appuyant sur chaque mot. S'il s'attendait à un élan d'enthousiasme de la part du policier il fut déçu ; Landy souleva des sourcils interrogatifs. Ledain comprit et combla cette lacune.

– Ce prix est décerné tous les deux ans à un auteur de talent pour « l'ensemble » de sa carrière, on le surnomme le « petit prix Nobel de littérature ».

– Oh, je vois ! Donc Grifall ne l'a pas eu ?

Ledain eut un bref haussement d'épaules et laissa tomber :

– Il n'a jamais rien eu. Ni prix, ni argent. Il ne vivait pas de la vente de ses livres mais il continuait à écrire puisqu'il était publié. J'en ai déduit que son style devait plaire à sir Morgan, ou peut-être que celui-ci cherchait à faire une bonne action, toutefois... (Ledain leva un index.) les deux hommes n'ont jamais eu l'occasion de se rencontrer. Un jour, Grifall est mort, d'une crise cardiaque je crois, et tout s'est arrêté. Encore un peu de thé, lieutenant ?

– Il me semble, monsieur Ledain, que vous êtes en avance sur le « Five O'clock Tea » ?

Ledain lui tendit l'assiette de gâteaux.

– Quand on aime, on ne compte pas. Servez-vous, n'hésitez pas !

– Merci, ils sont succulents. Je peux donc en conclure que les livres de Grifall n'ont pas la moindre valeur ?



La visite impromptue d'un officier de police, à son domicile, avait éveillé la curiosité de l'expert. La question de Landy la renforça.

– Je crains de me montrer indiscret si je vous demande pourquoi vous me posez cette question ? (Landy fit « oui » de la tête.) Quel dommage ! N'importe quel féru d'écriture souhaiterait venir en aide à un lieutenant de police dans le cadre d'une enquête pour... Vous m'avez bien dit « pour meurtre » ?

Landy découvrit, à cette seconde, le côté facétieux de Fritz Ledain.

– Je n'ai rien précisé de tel. Je peux avoir une réponse, monsieur Ledain ?

– Disons qu'au fil du temps Grifall s'est mué en phénomène pour certains collectionneurs et ses livres ont acquis une valeur toute relative. Nous sommes loin du prix d'une édition originale, comme les vingt-huit volumes de la Comédie Humaine de Balzac.

Ledain semblait vouloir en rester là. Landy dut insister :

– Ce qui donne quelle fourchette de prix ?

– Disons que pour un seul livre, y compris ce roman qui paraît vous intéresser, l'estimation pourrait tourner autour de quelques centaines d'euros. N'oubliez pas que Grifall reste une exception car tous les experts du monde vous le diront : une série d'ouvrages incomplète n'aura jamais de valeur. D'ailleurs j'ignore ce qu'il est advenu de ses romans, une douzaine il me semble. Ma réponse aidera-t-elle à faire avancer votre enquête, lieutenant ?

Landy repéra une lueur taquine dans le regard de l'expert :

– Disons qu'elle me sera utile.

Le policier n'avait plus de raison de s'attarder. Il remercia Fritz Ledain pour son accueil et ne refusa pas le sachet de petits fours que celui-ci lui offrit avant de le raccompagner jusqu'à la porte d'entrée. Landy avait apprécié ce moment passé en compagnie de cet homme cultivé, il conserverait précieusement son adresse pour une autre occasion.

En début d'après-midi, Landy consulta sur son ordinateur le casier judiciaire de Mathias Garini qui se révéla chargé. Le maçon était un ancien spécialiste de la cambriole qui avait toujours eu le bon sens de commettre ses méfaits loin de Saint-Villars et de sa région, sans doute par souci de « discrétion ». Il avait été plusieurs fois condamné et totalisait une douzaine de mois de prison ferme.

*Son épouse a souffert d'un gros trou de mémoire !* s'étonna Landy en se remémorant les propos de la veuve.

« Mathias était un époux agréable à vivre et un homme estimé par les professionnels du bâtiment », lui avait-elle affirmé, les yeux embués de larmes. Et pour appuyer ses propos, elle lui avait montré la photo de mariage d'un couple tendrement enlacé.

Les derniers ennuis de Garini avec la police remontaient à trois ans ; depuis il semblait s'être racheté une conduite.

Landy essaya d'en tirer quelques conclusions.

*Ça peut correspondre avec la date de sa villa qui semble avoir été construite récemment. Imaginons que Garini décide de redevenir honnête. Sa femme ignore tout de son passé et ses enfants sont encore jeunes donc tout va pour le mieux pour lui. Et voilà que son passé le rattrape ?* (Landy repensa à la mort de Garini.) *Il réalise un gros cambriolage avec un comparse mais il garde tout le magot. L'autre finit par le retrouver et se venge.* (Landy parut ennuyé. Il y avait de sérieuses lacunes dans son raisonnement. ) *Bon, c'est une piste à suivre et je crois que je n'en ai pas d'autre.*

Landy fit le nécessaire auprès du juge pour obtenir un mandat de perquisition puis il se rendit au bureau de son adjoint, qu'il trouva dépourvu de toute présence.

– Quelqu'un sait-il où se trouve Jack ? cria-t-il dans le couloir désert.

– Il est en train de se garer ! répondit une voix qu'il ne chercha pas à identifier.

Landy patienta et vit arriver son adjoint le blouson sur le dos, ses clés de voiture à la main.

– D'où venez-vous à cette heure-ci, si ce n'est pas trop vous demander ?

– Je suis passé à l'institut faire la bise au docteur Gilland, répondit Jack qui agita une enveloppe kraft sous le nez de son supérieur : Je vous ramène une sacrée surprise !

Sortant un sachet plastifié de l'enveloppe, il le tendit à Landy puis, tout en ôtant son blouson, il se lança dans les détails.

– C'est le morceau de carton que le légiste a sorti de la bouche de Garini hier. Il avait été détérioré par la salive et le béton liquide mais une laborantine est parvenu à récupérer les couleurs.

Landy alla à la fenêtre et remonta le store pour profiter de la lumière extérieure. Il identifia quatre bandes de couleur délavées sur un carton rectangulaire : rouge, bleu, jaune, vert et ne put retenir un soupir :

– Ça ressemble au drapeau de l'île Maurice, on n'ira pas loin avec ça. Et je suppose que le reste est tellement abîmé qu'on en fera rien non plus ?

Landy laissa tomber le sachet sur le bureau et, se tournant vers son adjoint, vit qu'il arborait une mine réjouie.

– *Qu'est-ce qu'il manigance ?* Vous avez dit que vous me rameniez une surprise, je peux savoir laquelle ?

Jack sortit un second sachet de l'enveloppe : et voilà, chef ! On appelle ce truc un marque-ta-page, vous savez, comme dans le sketch de Danny Boon ? Et bien celui-ci, chef, il est intact !

Landy découvrit un autre carton portant les mêmes couleurs sur une moitié et, sur l'autre, la photo d'un visage masculin souligné de deux lignes dans une langue inconnue. Le sourire satisfait de son adjoint l'agaça. Décidément, avec Jack ça devenait une habitude de taper sur les nerfs de son supérieur.

– D'accord, j'avoue que je ne comprends pas. Est-ce que vous voulez bien m'expliquer, s'il vous plaît ?

La formule de politesse flatta Jack qui entra dans les détails :

– Gilland m'a téléphoné dès que sa laborantine avait terminé. J'ai donc foncé à l'institut médico-légal et là, à la seconde où j'ai tenu ce carton entre les mains, j'ai su que je l'avais déjà vu quelque part. Y faut dire qu'avec ses fichues couleurs, et surtout la tête du type avec ses rouflaquettes qui lui mangent les joues, j'ai pas dû réfléchir longtemps. Je l'avais aperçu chez le vieux Malvalet quand je cherchais le bouquin, « l'absolu et le machin ». Je suis donc retourné là-bas et bingo ! le carton était planqué sous le clavier.

Satisfait de son explication, Jack croisa les bras.

Landy tenait un marque-pages dans chaque main et semblait perplexe. Jack crut bon d'insister :

– Sous le clavier, chef... Sur le bureau de Malvalet.

– Oui, Jack, ils sont identiques, et alors ?

– Eh bien... Je ne connais pas grand-chose à ces marques-machins, chef, sauf que, à votre avis il y en a combien en circulation et qui proviennent de l'île Maurice ? Regardez ! Nous, on en tient deux en deux jours.

Jack avait raison sauf que Landy ne voyait toujours pas où cela pouvait les mener.

– Le même marque-page pour Garini et Malvalet.

– Et le Grifall pour Malvalet et Joras, ajouta Jack qui insista : vous voyez, chef, on avance !

Renonçant à contredire son adjoint dont l'enthousiasme lui paraissait exagéré, Landy lâcha les sachets sur la table et, d'un geste nerveux, plongea les mains dans ses poches.

– Cherchez pas vos cigarettes vous avez arrêté de fumer depuis deux ans, lui rappela Jack qui lui tendit une barre dans un papier doré : Une barre chocolatée, chef ?

Landy songea que cette enquête se compliquait un peu trop. Sans savoir pourquoi la sensuelle silhouette de Sonia Malvalet lui revint en mémoire... Sa main manucurée posée sur sa généreuse poitrine, son regard accrochant celui du policier, son parfum entêtant flottant dans l'air.

*Pourquoi j'ai pas choisi médecine ?* regretta une fois de plus le policier.

– On a tout de même une sacrée bonne nouvelle, chef !

Landy parut retrouver ses esprits et ouvrit grands les yeux :

– Ah oui ! Et laquelle ?

– Aujourd'hui, on n'a pas eu de nouveau cadavre, et ça c'est trop positif.

– J'adore votre optimisme, Jack. Si, vraiment. Prenez votre blouson, on file chez Garini pour une perquisition ! Appelez des uniformes, on aura besoin d'eux.

A la surprise de Landy, habitué à un adjoint peu contrariant, Jack protesta avec énergie. Cette perquisse allait leur prendre du temps. Il leur faudrait mettre la maison sens dessus dessous et déranger une femme à peine veuve pour quel résultat ? Autant retourner sur le chantier interroger les promeneurs de chien !

– Qu'est-ce qui vous arrive, Jack ?

A regrets, le jeune policier finit par avouer que le juge lui avait demandé de passer à l'hôpital régler un petit problème qui n'avait que trop duré ; du moins d'après lui.

– Et ce soir je dois aller faire le plein au supermarché avec ma femme. Si je la fais attendre devant le commissariat, elle va râler.

– Nous serons rentrés à temps, je vous assure. Allez, on est partis, Jack ! Et ne vous mettez pas à bouder, c'est insupportable !

L'arrivée de trois véhicules de police dans le paisible quartier ne provoqua guère de réaction. En ce milieu d'après-midi, le temps d'une grande douceur avait poussé les retraités dans leur jardin pour y tailler leurs rosiers, aérer leur gazon. Leurs épouses s'étaient réunies et, assises en terrasse autour d'une table en résine tressé, à l'ombre d'un parasol, elles se livraient à une partie de jeu de l'oie. Tous se contentèrent d'observer, de loin, cette inhabituelle effervescence et s'en désintéressèrent. L'annonce du meurtre de Mathias Garini, prétendu entrepreneur, avait jeté un froid dans le voisinage et seul un médecin, retraité lui aussi, vint bavarder avec un policier posté sur le trottoir.

Choquée par cette irruption subite, madame veuve Garini s'était vu remettre le papier signé par le juge et, sans attendre, les policiers avaient débuté la perquisition de la villa. L'habitation de deux étages était décorée de meubles modernes qui conféraient un certain style à l'ensemble. Landy avait apprécié la commode vintage, le canapé d'angle blanc et la table en métal sur un tapis jaune qui ornaient la salle de séjour et qui auraient agrémenté à merveille le petit appartement qu'il possédait. A l'évidence Garini et sa femme avaient du goût et, en plus, ils ne manquaient pas d'argent à dépenser.

Pendant ce temps, au rez-de-chaussée, Jack avait entrepris de questionner la veuve éplorée, non sans difficultés.

– Ce n'est pas en salissant la réputation d'une famille que vous arrêterez l'assassin de mon mari, lui avait-elle reproché. C'est pitoyable. Les activités malhonnêtes de mon époux ne sont qu'une pure invention de vos services. Si je portais plainte en diffamation je n'aurais aucun mal à gagner le procès, j'en suis persuadée.

Pendant que Jack faisait face à une veuve de plus en plus vindicative, Landy et ses hommes parcouraient les pièces, fouillaient chaque penderie ou commode, ouvraient tous les tiroirs, sans obtenir le moindre résultat. Seuls les relevés bancaires de Garini découverts dans une boîte à

chaussures, sous une pile de vieux journaux, furent emportés au commissariat pour vérification.

Le départ des trois véhicules, deux heures plus tard, ne bouleversa pas davantage la paisible vie des résidants. Aucun d'entre eux ne s'était d'ailleurs cru devoir rendre une visite de réconfort à madame Garini depuis l'annonce de son veuvage. La réputation douteuse du défunt s'était répandue et la perquisition allait achever de la conforter.

Sur le chemin du retour, Landy s'arrêta pour déposer Jack à l'hôpital Central. L'agresseur de la septuagénaire « experte en sports de défense » s'entêtait à vouloir déposer une plainte pour coups et blessures à l'encontre de la charmante mamie. Le juge, en personne, avait téléphoné à Jack pour lui demander d'intervenir et de régler cette affaire au mieux.

– Les querelles de voisinage qui tournent au pugilat engorgent mon tribunal, certains menacent de s'entretuer à cause d'une branche qui dépasse dans leur jardin. Et je vous fais grâce des histoires de divorces où chacun est prêt à écharper l'autre pour la garde des enfants ou du chien. Sans oublier, les commerçants qui s'insultent parce qu'un panneau publicitaire déborde sur leur trottoir. Expliquez à ce sinistre personnage que je lui promets une peine de prison avec sursis s'il renonce à sa plainte. Sinon, il prendra le maximum.

– Besoin d'aide, Jack ? lui avait proposé Landy en se garant sur le parking de l'hôpital.

– Pas la peine, chef. Avec un peu de diplomatie tout rentrera dans l'ordre. A tout à l'heure !

Son adjoint s'engouffrait à peine dans le hall que Landy regrettait déjà de n'avoir pas insisté pour l'accompagner. Jack diplomate ? Il y avait méprise sur le mot utilisé. Landy faillit sourire et puis il se souvint du coup de fil du juge et du soulagement qu'il avait éprouvé lorsque c'est son adjoint que le magistrat avait réclamé.

– La prochaine fois c'est moi qui aurais droit à un appel et j'imagine, sans peine, la conversation du juge :

*J'ai toujours les dossiers de vos deux victimes d'actes violents sous le coude et vous ne m'avez apporté aucun élément nouveau ces dernières trente-six heures. Vous attendez quoi, Landy ? Que les meurtriers se rendent d'eux-mêmes au commissariat pour avouer leurs crimes ? Secouez-vous, mon vieux, ou je serai dans l'obligation de reprendre cette enquête à votre place. Ce qui vous permettra de prendre les congés dont vous semblez avoir besoin.*

Tandis que le lieutenant Landy était plongé dans ses pensées profondes, Jack parvenait au deuxième étage de l'hôpital. Il chercha la chambre 45, frappa à la porte et un type hirsute, un bras enrubanné de pansements, lui cria d'entrer.

Jack identifia le voleur à la tire qu'il arrêta et menotta avec une certaine régularité. Enfant de la DASS, Géraud n'avait pas fréquenté l'école assez longtemps pour apprendre la différence entre « honnête » et « malhonnête ».

« Ces deux mots appartiennent à la même famille », disait-il en se rengorgeant quand le juge tentait une explication de textes, hélas sans y parvenir.

– Salut, Géraud ! dit poliment Jack. C'est ton copain le juge qui m'envoie pour te proposer un accord. Tu retires ta plainte contre madame Fournier et il te met du sursis, sinon tu prends le maximum. Tu as bien compris ?

Apparemment non, car Géraud se renfrogna :

– Hé, c'est la vioque qui m'a frappé ! J'ai une double fracture et quatre semaines de plâtre. Je vais pas lui dire merci à la mégère ?

– Dis donc, Géraud, depuis quand t'es devenu amnésique ? C'est toi qui voulais lui voler son sac à main, elle n'a fait que se défendre. Alors, tu dis quoi au juge ?

– Je refuse, j'ai même droit à de l'argent et je vais...

– Oh, Géraud, tu me gonfles ! Je te préviens : je vais aller chercher cette charmante dame, je la ramène dans ta chambre et je vous laisse en tête à tête. Oh, crois-moi sur parole, ton bras ne va pas s'améliorer ! Alors, elle vient cette réponse ?

Géraud signa le papier du juge et Jack s'empressa de quitter cet hôpital où l'odeur médicamenteuse qui flottait dans les couloirs lui donnait la nausée.

*C'est une belle qualité de savoir parler aux gens avec diplomatie*, se flattait le policier alors qu'il remontait dans la voiture de son supérieur ; celui-ci replia son journal régional et, tout en bouclant sa ceinture de sécurité s'informa :

– Le problème est résolu ?

– Oui, chef, sans aucune difficulté.

Ils reprirent la direction du commissariat où l'épouse de Jack, Muriel, était arrivée un peu plus tôt dans sa petite voiture rouge. Jack le gratifia d'un « A demain, chef ! » et rejoignit sa femme ; leur prochaine destination serait le supermarché.

N'ayant pas d'épouse prête à se dévouer pour l'emmener faire le plein des provisions de la semaine – ce qui manquait au célibataire endurci qu'il était – Landy regagna son bureau et se lança dans l'examen des relevés bancaires de Garini. Il souligna un certain nombre de versements effectués en argent liquide de façon irrégulière.

*Il devait travailler au noir à chaque fois qu'il en avait l'occasion ; avec sa villa, sa voiture, les enfants, il lui fallait beaucoup d'argent. Il y a un sacré fouillis là-dedans, je n'arrive pas à m'y retrouver.*

Landy finit par renoncer et glissa les relevés dans une pochette cartonnée sur laquelle il inscrivit quelques mots à l'attention de l'Aide-mémoire. Il se rendit à la salle des archives, la déposa sur le comptoir ; Ben était très doué pour démêler ce genre d'embrouille, il trouverait sans doute un

moment pour s'en occuper le lendemain.

Landy quitta le commissariat à bord de sa voiture et regagna son appartement qui était situé de l'autre côté de la ville, dans un immeuble bâti dans les années cinquante. Enfant unique, il l'avait hérité de ses grands-parents, natifs de Saint-Villars. Le petit Sylvère y avait passé toutes ses vacances durant son enfance et son adolescence, loin de la ville de Lyon où il vivait avec ses parents. Il en connaissait chaque meuble, se souvenait de chaque odeur : le tabac que fumait son grand-père, la bonne odeur des gâteaux que lui préparait sa grand-mère. Mamie Lise ne lui avait jamais appris à cuisiner. Quel dommage !

Il choisit un plat cuisiné dans son congélateur – une pizza jambon-fromage ? Du saumon rose sauce provençale ? Non, plutôt des lasagnes – et l'enfourna dans le micro-ondes, avant de prendre une bière fraîche dans le réfrigérateur. Une blonde. Question d'habitude.

Il glissa un DVD dans le lecteur, enleva ses chaussures et s'installa dans le canapé, le plateau-repas sur ses genoux, les pieds sur la table basse.

Ce soir, il avait prévu de regarder un vieux film en noir et blanc de 1941 avec Harry Baur : « L'assassinat du père Noël. » Une magnifique histoire se déroulant le 24 décembre dans un petit village de Savoie blotti dans la neige. Il n'y aurait rien de tel pour lui faire oublier les cadavres de ces dernières quarante-huit heures.

Il appuya sur le bouton « OK » et les premières images apparurent sur le téléviseur géant.